

JEU-CONCOURS « DECRIRE LA NATURE » CITATIONS DE « NATURE WRITING »

Médiathèque de Laruns / Lycée des métiers de montagne Soeix d'Oloron / Lycée Louis Barthou

Dans le cadre du Festival Pyrénéen de littérature « Ecrire la Nature », qui se déroulera à Laruns du 17 au 19 juin 2022 (voir programme par ailleurs)

Ecrivez un court texte sur un lieu de la Vallée d'Ossau qui vous inspire. Vous pourrez librement choisir de décrire ce lieu, un ou plusieurs éléments (gaves, cascades, lacs, fleurs, arbres, montagnes, pans, pics, minéraux..., I), exprimer une pensée générale ou un poème que ces lieux vous inspirent (II), ou une réflexion un peu plus vaste sur la nature, le rapport des humains à celle-ci (III).

Déposez votre texte (de deux à une vingtaine de lignes maximum) dans la boîte prévue à cet effet à dans les médiathèques de Laruns, des lycées Louis Barthou, et Soeix d'Oloron, en indiquant bien vos nom, prénom, âge (classe pour les lycéens), adresse mail et numéro de téléphone.

Début du jeu, 1^{er} mars 2022, date limite de dépôt des textes 1^{er} juin.

Les trois meilleurs textes seront sélectionnés par le jury du prix « Ecrire la Nature » et les responsables des médiathèques de Laruns, des Lycée Louis Barthou, et Soeix d'Oloron. Les autres seront affichés au sein de la médiathèque de Laruns.

-1^{er} Prix : les 10 ouvrages sélectionnés pour le Prix *Ecrire la Nature* (5 essais, 5 fictions)

-2^e Prix : 1 tome de fromage de brebis (producteur de la Vallée d'Ossau)

-3^e prix : un coffret de 3 bouteilles de Jurançon (Cave coopérative de Gan)

I. ELEMENTS, DESCRIPTIONS

« Voici le vent ; il court sur la cime des arbres ; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? Un court silence succède ; la musique aérienne recommence ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un langage différent, chaque brin d'herbe rend une note particulière. Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas continus, ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie. »

François-René de CHATEAUBRIAND, *Voyage en Amérique*, Paris, Michel Levy Frères, Éditeurs, 1870.

*

Le plus grand plaisir que procurent les champs et les bois est la secrète relation qu'ils suggèrent entre l'homme et les végétaux. Je ne suis pas seul et inconnu. Ils me font signe, et moi de même. Le balancement des branches dans la tempête est nouveau pour moi et ancien. Cela me prend par surprise et pourtant ne m'est pas inconnu. Ses effets sont semblables au sentiment qui me submerge d'une pensée plus haute ou d'un sentiment meilleur lorsque j'estime que j'ai bien agi ou pensé avec justesse.

Ralph Waldo EMERSON, *La nature* [1836] (trad. Patrice Oliete Loscos), Paris, Allia, 2004, p. 15.

*

« Qui eût soupçonné qu'une beauté si délicate se cachait au fond d'un endroit si sauvage ? Des parterres s'épanouissent dans toutes sortes de recoins et de creux - à l'entrée, des eriogonum alpins, des érigérons, des saxifrages, des gentianes, des cowanias, des primevères en buissons ; au milieu, des pieds d'alouette, des ancolies, des orthocarpus, des castillejas, des clochettes, des épilobes, des violettes, de la menthe, des achillées ; à l'autre bout, des tournesols, des lys, des églantines, des iris, des chèvre-feuilles, des clématites ».

John MUIR, *Un été dans la Sierra*, (trad. Béatrice Vierende), Hoëbeke, 1997, p. 199

*

« Depuis lors, j'ai vu chaque état, l'un après l'autre, éradiquer ses loups. J'ai vu le visage de maintes montagnes nouvellement vides de loups, et j'ai vu les pentes exposées au sud se rider d'un labyrinthe de nouvelles traces de cerfs. J'ai vu chaque buisson comestible et chaque jeune plan brouté, d'abord jusqu'à l'anémie et puis jusqu'à la mort. J'ai vu chaque arbre comestible défolié à hauteur d'un pommeau de selle [...]. À la fin, les os affamés du troupeau de cerfs tant espéré, mort de son propre excès, se décolorer avec les restes de la sauge morte ou pourrir sous les hauts genévriers [...]. Il en va de même avec les vaches. Le vacher qui débarrasse sa montagne des loups ne se rend pas compte qu'il reprend le travail du loup de réduire le troupeau pour s'adapter au changement. Il n'a pas appris à penser comme une montagne. Et donc nous avons des tempêtes de poussière et des fleuves qui emportent l'avenir dans la mer ».

Aldo LEOPOLD, *A Sand County Almanac* (trad. Françoise Besson), New York: Ballantine Books, 1966, 139-140.

*

« J'avais une clarté d'esprit qui faisait que la carte sur mes genoux semblait à la fois merveilleuse et étrange dans ses approximations. Je regardais à l'ouest vers Mokka Fiord, vers une série de lacs entre deux dômes de gypse blanchâtres. Au-delà, se trouvait le sol dessiné de la toundra mésique. Les bruns, les noirs et les blancs étaient si riches que je pouvais les sentir. La beauté ici est une beauté que vous ressentez dans votre chair. Vous la ressentez physiquement et c'est pourquoi elle est parfois terrifiante à approcher. Une autre beauté ne saisit que le cœur ou que l'esprit ».

Barry LOPEZ, *Arctic Dreams* (trad. Françoise Besson), Harvill, 1986. National Book Award, 404.

*

« Les saules pleureurs versent des larmes de mercure
dans l'œil des terrains en sanglots
un soleil nucléaire se lève comme un ballon mortuaire
réduisant hommes et prairies à poussières et débris.

Mais notre terre ne mourra pas.

Les poissons sont morts dans les eaux.	Les poissons.
Les oiseaux sont morts dans les arbres.	Les oiseaux.
Les lapins sont morts dans leurs terriers.	Les lapins.

Mais notre terre ne mourra pas.

(La musique se fait festive et monte en puissance)

Notre terre pourra voir à nouveau
les yeux lavés par une nouvelle pluie
le soleil déclinant se lèvera de nouveau
resplendissant comme une pièce neuve.
Le vent, délové, jouera sa mélodie
les arbres gazouillant, les herbacées dansant ;
les coteaux se balanceront avec des récoltes florissantes
les plaines clignant leurs yeux de prairies et de rires
la mer boira son content
quand un tonnerre jubilatoire ouvrira la vanne du ciel
et qu'une pluie nouvelle tombera tambour battant

dans des barils de joie.

Notre terre pourra voir à nouveau
cette terre, NOTRE TERRE. »

Niyi OSUNDARE, *The Eye of the Earth*, (trad. Christiane Fioupou, Ibadan: Heinemann, 1986, 50-51 and in *Caliban 61 Ecrits et cris de la terre dans le monde anglophone*.

*

« Je pensais que la terre se souvenait de moi
Elle me reprenait si tendrement
Arrangeant ses jupes sombres
Ses poches
Pleines de lichens et de graines
Je dormis comme jamais je n'avais dormi
Pierre dans le lit de la rivière ».

Mary OLIVER, "Sleeping in the Forest" (trad. Françoise Besson), <https://www.best-poems.net/mary-oliver/sleeping-in-the-forest.html>

*

« Une pleine lune lançait des bijoux sur le pâturage givré et entre une avenue de pics crémeux, les étoiles étaient à fleur de ciel, chacune aussi vive qu'un diamant et assez proche pour pouvoir être touchée. J'étais même tenté d'en cueillir quelques-unes dans le ciel et de les rapporter dans ma tente pour les utiliser comme des bougies. »

Kev REYNOLDS, *Marcher dans les nuages. Cinquante années dans les montagnes*, trad. Françoise Besson), Pau : Monhélios, à paraître en avril 2022 [*A Walk in the Clouds: 50 Years Among the Mountains*, Cumbria: Cicerone, 2011].

*

« C'est ce que j'ai appris : les larmes devant la beauté
Remplacent les larmes de chagrin. Stupéfait d'abord
Par la crête du héron bleu, l'iridescence de la talève violacée,
Le chagrin se glisse et avance aussi sûrement
Que cette subtile rivière d'herbe coule vers le sud ».

Anne McCRARY SULLIVAN, « I Came to the Everglades with a Grief » (trad. Françoise Besson), in *Ecology II: Throat Song from the Everglades*, Cincinnati : WordTech Editions, 2009. <https://annemccrarysullivan.com/ecology-ii-throat-song-from-the-everglades/>

*

« Vers la fin de mars 1845, ayant emprunté une hache, je m'en allai dans les bois qui avoisinent l'étang de Walden, au plus près duquel je me proposais de construire une maison, et me mis à abattre quelques grands pins Weymouth fléchus, encore en leur jeunesse, comme bois de construction. Il est difficile de commencer sans emprunter, mais sans doute est-ce la plus généreuse façon de souffrir que vos semblables aient un intérêt dans votre entreprise. Le propriétaire de la hache, comme il en faisait l'abandon, déclara que c'était la prunelle de son œil ; mais je la lui rendis plus aiguisée que je ne la reçus. C'était un aimable versant de colline que celui où je travaillais, couvert de bois de pins, à travers lesquels je promenais mes regards sur l'étang, et d'un libre petit champ au milieu d'eux, d'où s'élançaient des pins et des hickorys. La glace de l'étang qui n'avait pas encore fondu, malgré quelques espaces découverts, se montrait toute de couleur sombre et saturée d'eau. Il survint quelques légères chutes de neige dans le temps que je travaillais là ; mais en général lorsque je m'en revenais au chemin de fer pour rentrer chez moi, son amas de sable jaune s'allongeait au loin, miroitant dans l'atmosphère brumeuse, les rails brillaient sous le soleil printanier, et j'entendais l'alouette, le pewee et d'autres oiseaux déjà là pour inaugurer une nouvelle année avec nous. C'étaient d'aimables jours de printemps, où l'hiver du mécontentement de l'homme fondait tout comme le gel de la terre, et où la vie après être restée engourdie commençait à s'étirer. Un jour que ma hache s'étant défaite j'avais coupé un hickory vert pour fabriquer un coin, enfoncé ce coin à l'aide d'une pierre, et mis le tout à tremper dans une mare pour faire gonfler le bois, je vis un serpent rayé entrer dans l'eau, au fond de laquelle il resta étendu, sans en paraître incommodé, aussi longtemps que je

restai là, c'est-à-dire plus d'un quart d'heure ; peut-être parce qu'il était encore sous l'influence de la léthargie. Il me parut qu'à semblable motif les hommes doivent de rester dans leur basse et primitive condition présente ; mais s'ils venaient à sentir l'influence du printemps des printemps les réveiller, ils s'élèveraient nécessairement à une vie plus haute et plus éthérée. J'avais auparavant vu sur mon chemin, par les matins de gelée, les serpents attendre que le soleil dégelât des portions de leurs corps demeurées engourdies et rigides. »

H.D. THOREAU, *Walden ou la vie dans les bois* (trad. Louis Fabulet), 1922, Gallimard (**THOREAU**, Henry David, *Walden. Or, A Life in the Woods* [1854], New York: Modern Library, 1992)

*

« Le vent aussi dispersait certaines graines. En même temps que l'eau réapparut réapparaissaient les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs et une certaine façon de vivre. Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entraînait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. Les chasseurs qui montaient dans les solitudes à la poursuite des lièvres ou des sangliers avaient bien constaté le foisonnement des petits arbres mais ils l'avaient mis sur le compte des malices naturelles de la terre. C'est pourquoi personne ne touchait à l'œuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait contrarié. Il était insoupçonné. Qui aurait pu imaginer, dans les villages et les administrations, une obstination dans la générosité la plus magnifique ? » **Jean GIONO**, *L'homme qui plantait des arbres* [1953], Paris: Gallimard Jeunesse 2002; English, *The Man who Planted Trees* [1985]. Shambhala, 2000.

*

« La nuit, le monde sauvage prend vie. Tant de créatures ont évolué pendant des millions d'années pour être nocturnes, c'est-à-dire qu'elles ont besoin de l'obscurité naturelle de la nuit pour survivre. Beaucoup d'autres espèces sont crépusculaires, c'est-à-dire qu'elles sont surtout actives à l'aube et au crépuscule. Du plus minuscule insecte au plus grand mammifère, les espèces ont évolué pour utiliser l'obscurité de la nuit comme temps pour se déplacer et se nourrir, migrer et s'accoupler. Et sur une planète de plus en plus peuplée d'humains, la nuit est devenue encore plus importante pour le monde sauvage. [...]

Un exemple de la vie sauvage de la nuit, c'est celui des oiseaux migrateurs. [...] Beaucoup de ces migrations nocturnes sont faites par des oiseaux chanteurs, et il est parfois possible de se trouver dehors et de les entendre passer au-dessus, avec leurs gazouillis et leurs pépiements tandis qu'ils gardent un œil les uns sur les autres. Chaque fois que j'ai une occasion d'entendre ceci — d'être témoin de ces migrations plus avec mes oreilles qu'avec mes yeux — je me sens accueilli dans un monde caché. Voici la vie ancienne qui se poursuit autour de nous sans que normalement nous la remarquions. Quand nous sommes dehors la nuit à observer les étoiles, la vie sauvage passe au-dessus de nous ».

Paul BOGARD, et **Beau ROGERS**, *To know a starry night* (trad. Françoise Besson), Reno: University of Nevada Press, 2021 88-92.

II. ASPIRATIONS, INSPIRATIONS

« Aussi longtemps que je vivrai, j'entendrai les chutes d'eau, le chant des oiseaux et du vent, j'apprendrai le langage des roches, le grondement des orages et des avalanches et je resterai aussi près que possible du cœur du monde. Et qu'importe la faim, le froid, les travaux difficiles, la pauvreté, la solitude, les besoins d'argent, le souci d'être connu ou de se marier »

John MUIR, *Un été dans la Sierra* (trad. Béatrice Vierne), Hoëbeke, 1997, p. 5

*

J'ai décidé de ne plus rien décider,
D'assumer le masque de l'eau,
De finir ma vie déguisé en rivière,
En tourbillon, de rejoindre à la nuit
Le flot ample et doux, d'absorber le ciel,
D'avalier la chaleur et le froid, la lune

Et les étoiles, de m'avalier moi-même
En un flot incessant.

Jim HARRISON, *Théorie et pratique des rivières*, « Le poème du chalet », L'incertain, (trad. Pierre-François Gorse), 1994 [1986].

*

« Je refuse de considérer la nature comme un anachronisme ou une relique du passé — un résidu de la période romantique, des Lumières, ou de toute autre époque sinon celle du souffle originel de la création. La nature est à la fois le fondement et la pierre angulaire de l'aventure humaine ».

Rick BASS, *Le livre de Yaak*, (trad. Camille Fort-Cantoni), Gallmeister, 2007, 2013.

*

« J'essayais de comprendre la différence entre aimer une personne et aimer un endroit, mais je n'avancais guère. Mon fils est l'endroit, et chaque gravier du rivage, chaque flétan caché parle de lui. Faut-il s'étonner que j'aime les deux ? Et comment distinguer ma fille de la pluie dans ses cheveux, cette jeune femme qui se tient toujours à la proue du bateau, là où le vent plaque son ciré contre son corps et éclabousse son visage d'eau de mer ?

Kathleen DEAN MOORE, *Sur quoi repose le monde* (trad. Josette Chicheportiche), Gallmeister, 2021.

*

« Il y a des occasions où vous pouvez entendre le langage mystérieux de la Terre, dans l'eau, ou traversant les arbres, émanant des mousses, suintant à travers les eaux souterraines du sol, mais vous devez être prêt à attendre et à recevoir ».

John HAY cité par Linda Hogan, *Dwellings, a Spiritual History of the Living World*. New York et Londres : W.W. Norton & Company, 1995, 157 (trad. Françoise Besson)

*

« Le loup était l'animal qui, encore, faisait deux choses à la fois année après année : il restait distinct et exemplaire en tant qu'individu, et pourtant servait la tribu. Il n'y a aucune histoire chez les Indiens de loups solitaires. »

Barry LOPEZ, *Of Wolves and Men*, Littlehampton Book Services Ltd, 1979 (trad. Françoise Besson).

*

« La poésie de la terre [...] nous est plus vitale que jamais ».

John FELSTINER, *Can Poetry Save the Earth? A Field Guide to Nature Poems* (trad. Françoise Besson) New Haven & London: Yale UP, 2010.

*

« Je crois que la plus belle chose que l'on puisse dire à quelqu'un, c'est 'Regarde'. Et la position la plus tendre, ce n'est pas une longue étreinte, mais deux personnes se tenant côte à côte, regardant ensemble le monde. »

Kathleen Dean MOORE, *Sur quoi repose le monde*, Gallmeister, 2021 [2004] (trad. Josette Chicheportiche).

*

« Admettre que les racines de l'art plongent dans un terreau magique, c'est peut-être s'ouvrir un chemin vers les prestiges de la fleur, ses enchantements, ses sortilèges. »

Maurice GENEVOIX, *Images pour un jardin sans murs*, Les Editions du Rocher, 2007.

*

« Pour gagner un maximum de l'expérience en montagne, je crois qu'on devrait conserver un sens enfantin de l'Émerveillement pour chaque segment de l'environnement naturel et, là où c'est possible, affiner l'art de la prise de conscience ; c'est-à-dire s'efforcer de prendre conscience de chaque moment d'existence, et être sensible au monde autour de soi ».

Kevin REYNOLDS, *Alpine Points of View*, Cumbria: Cicerone, 2004, 12 (trad. Françoise Besson)

*

« En traversant la forêt ancienne — des arbres centenaires vivants, des chicots géants encore debout, des arbres morts partout en train de se décomposer et de fertiliser —, je me sentais plus fasciné par mes

propres maigres respirations. Ça n'a rien d'extraordinaire, une seule minuscule personne qui marche et respire dans les bois. Mais le rythme de ma respiration s'était, pour l'heure, joint aux autres rythmes de cette forêt : le rythme de l'eau et de l'air, du mouvement et de l'inertie, de la vie et de la mort. Cela me faisait du bien ».

Scott SLOVIC, *Going Away to Think*, Reno: Presses Universitaires du Nevada, 2008.

« Hors du temps », *Voyager pour penser*, édition française de *Going Away to Think*, (trad. Françoise Besson, édition revue et augmentée, à paraître prochainement).

*

« Le défi cosmique de notre temps, c'est de recréer notre humanité à travers cette grande crise, et cela signifie accomplir notre pleine humanité comme elle évolue en étroite parenté avec l'épanouissement et le mugissement de toutes les vies du monde — de telle sorte que nous puissions apprendre ce que c'est que de vivre de concert avec la Terre. Ceci exigera plus de courage et une claire vision d'une civilisation humaine digne de la musique sauvage de la Terre. »

Kathleen DEAN MOORE, *Earth's Wild Music: Celebrating and Defending the Songs of the Natural World*, Counterpoint, 2021, 243. (trad. Françoise Besson)

*

« Tout se tient, de la fleur à l'étoile ».

« Parler du désert, ne serait-ce pas, d'abord, se taire, comme lui, et lui rendre hommage non de nos vains bavardages mais de notre silence ? »

« Le monde pourrait vivre sans tuer ni animal ni végétal ».

MONOD, Théodore, <http://museesaharien.fr/theodore-monod/quelques-citations>, et, du même auteur, *Méharées et autres textes* [1989], Thésaurus, Arles : Acte Sud, 2017.

*

« Nous n'avons point quitté les arbres, nous les habitons toujours ».

Michel SERRES, *Habiter*, Paris : Le Pommier, 2011, 28.

*

« Je connais cette montagne parce que je suis cette montagne, je peux la sentir respirer à ce moment comme le haut de ses herbes se balance contre les neiges. Si le léopard des neiges bondissait du rocher au-dessus et se manifestait devant moi — S-A-A-O! — alors à ce moment de pure frayeur, terrifié, je pourrais peut-être vraiment le percevoir, et être libre ».

Peter MATTHIESSEN, *The Snow Leopard*, Viking Penguin, 1978, 253. (trad. Françoise Besson)

*

« Le chemin le plus clair dans l'Univers, c'est de traverser l'espace sauvage d'une forêt ».

John MUIR, *John of the Mountains: The Unpublished Journals of John Muir*; edited by Linnie Marsh Wolfe [1938], reprinted by University of Wisconsin Press, 1979, July 1890, 313. (trad. Françoise Besson)

« Les paysages que nous connaissons et auxquels nous retournons deviennent des lieux de consolation. Nous nous sentons attirés par eux en raison des histoires qu'ils nous racontent, des souvenirs qu'ils renferment, ou simplement en raison de leur beauté pure qui, sans cesse, nous interpelle et nous appelle. »

Terry Tempest WILLIAMS, *Refuge*, (trad. François Happe), Gallmeister, 2012.

III. REFLEXIONS

« Le goût de notre époque à s'ensauvager dans la Nature est savoureux à observer. Des milliers de personnes épuisées, éprouvées, sur-civilisées, commencent à comprendre qu'aller dans les montagnes, c'est rentrer chez soi ; que l'état sauvage est une nécessité ; que les parcs et réserves montagnardes sont non seulement des sources de bois d'œuvre et de rivières irrigatrices, mais aussi des sources de vie. Pour s'affranchir des effets stupéfiants du vice qu'est l'overdose industrielle et de l'apathie mortelle du luxe, elles essaient, du mieux qu'elles peuvent, d'amalgamer et d'enrichir la routine de leur existence au contact de la Nature, de se débarrasser de la rouille et de la maladie. En partant gaillardement à l'aventure, en tournoyant sous l'orage qui frappe les montagnes du matin au soir, elles se lavent de leurs péchés et de

leurs soucis démoniaques. En se baladant dans les pinèdes colophanes ou les prairies gentianes, elles fendent le chaparral, courbent et séparent de tendres rameaux fleuris. En remontant les rivières jusqu'à leur source, elles rentrent en contact avec les nerfs de la Terre-Mère ; en sautant de rocher en rocher, elles ressentent leur vie, apprennent leurs chants. En s'essouffant dans un exercice sincère, elles jouissent d'un grand bol d'air frais. Tout cela est très bien, naturel, plein de promesses. Tout comme l'est l'intérêt croissant pour le soin et la préservation des forêts et des espaces sauvages, tout comme celui pour les parcs et jardins à moitié sauvages des villes. Même le spectacle de la nature dans sa forme la plus artificielle, mâtinée de frivolité et de clichés, et malgré ses adeptes, mieux apprêtés qu'une piranga, qui effraie le gibier avec leurs ombrelles écarlates, même cela est encourageant, et peut être considéré comme un signe d'espoir de notre temps. »

John MUIR, *Préserver les solitudes. Parcs et forêts de l'Ouest américains*, pp. 32-33., PUF (Hummensis), 2020, (trad. Martin Pacquot), de « The Wild Parks and Forest Reservations of the West », in *The Atlantic Monthly*, 1898).

*

« Maintenant le monde se trouve à un intermède. Le monde entier est en train d'improviser, de chercher frénétiquement dans le chaos cruel et calamiteux de notre temps, un chemin vers une culture qui soit durable, belle et quelque peu rédemptrice. C'est un temps qui doit permettre à notre imagination de s'envoler, non pas pour envisager la fin du monde mais pour nous orienter vers sa réinvention. Même si nous devons changer nos vies pour toujours, il y a encore une chance de sauver ce que nous aimons trop pour le perdre. Je suis convaincue que les gens aiment la musique sauvage de la Terre, les harmonies qui les reconfortent et les ravissent, les invitant à sortir de leurs préoccupations étroites et à les accueillir dans la parenté mouvementée de la famille de la vie. Je suis convaincue que les gens veulent défendre la famille sauvage. S'ils ne savaient pas auparavant combien les lieux naturels sont importants pour leur bien-être, ils le savent maintenant, après que les confinements du virus du COVID-19 les ont gardés à l'intérieur ».

DEAN MOORE, Kathleen, *Earth's Wild Music: Celebrating and Defending the Songs of the Natural World*, Counterpoint, 2021, 240 (trad. Françoise Besson).

*

« Sur l'emplacement des ruines que j'avais vues en 1913, s'élèvent maintenant des fermes propres, bien crépies, qui dénotent une vie heureuse et confortable. Les vieilles sources, alimentées par les pluies et les neiges que retiennent les forêts, se sont remises à couler. À côté de chaque ferme, dans des bosquets d'érables, les bassins des fontaines débordent sur des tapis de menthes fraîches. Les villages se sont reconstruits peu à peu. Une population venue des plaines où la terre se vend cher s'est fixée dans le pays, y apportant de la jeunesse, du mouvement, de l'esprit d'aventure. On rencontre dans les chemins des hommes et des femmes bien nourris, des garçons et des filles qui savent rire et ont repris goût aux fêtes campagnardes. »

Jean GIONO, *L'homme qui plantait des arbres* [1953], Paris : Gallimard Jeunesse 2002; English, *The Man who Planted Trees* [1985]. Shambhala, 2000.

*

« C'est l'histoire d'une conversation sans âge, non seulement entre nous, sur ce que nous avons l'intention d'entreprendre ou ce que nous voulons réaliser, mais aussi avec cette terre – notre contemplation et notre admiration devant un orage sur la prairie, devant la crête découpée d'une jeune montagne ou devant l'essor soudain des canards au-dessus d'un lac isolé. Nous nous sommes raconté l'histoire de ce que nous représentons sur cette terre depuis 40 000 ans. Je crois qu'au cœur de cette histoire repose une simple et durable certitude : il est possible de vivre avec sagesse sur la Terre, et d'y vivre bien. »

Barry LOPEZ, *Rêves arctiques*, (trad. Dominique Letellier), Gallmeister, 2014, 2021.

*

« Cette grande perturbation de l'air a fait surgir des drapeaux de signalisation rouges dans les ports des villes côtières de l'Oregon. Étrangement, je sais que je vais vivre un certain degré de chagrin une fois qu'elle [la tempête] sera passée, ce sens de la perte que l'on ressent parfois lorsque se termine une brève et intense relation avec une personne rencontrée dans un avion ou un café. Je *ressentirai* son absence, parce que la nature de la tempête est d'être emphatique, bien qu'elle soit indifférente à toute vie. Contrôler sa force est hors de portée de toutes les machines. Elle peut être esquissée en isobars, changeant avec le

temps, ses contours peuvent être tracés autour des points cardinaux d'une boussole, mais elle ne peut pas être contenue ou définie même par les nombres les plus précis.

Elle est entièrement libre. Sa propre idée. »

Barry LOPEZ, *Horizon*, Bodley Head, 2019, 54-55 (trad. Françoise Besson).

*

« J'ai appris plus tard qu'il y avait une connexion entre le système racinaire du figuier et les réservoirs d'eau souterrains. Les racines se sont enfouies profondément dans le sol, perçant les rochers sous la surface du sol et plongeant dans la nappe phréatique souterraine. L'eau a voyagé et est remontée le long des racines jusqu'à atteindre une dépression ou un lieu faible dans le sol, pour jaillir en une source. En effet, partout où ces arbres se dressaient, il est probable qu'il y ait eu des cours d'eau. La vénération que la communauté avait pour le figuier aidait à préserver le cours d'eau et les têtards qui me fascinaient tant. Les arbres retenaient aussi le sol, réduisant l'érosion et les glissements de terrain. De cette manière, sans efforts conscients ou délibérés, ces pratiques culturelles ou spirituelles ont contribué à la conservation de la biodiversité »

Wangari MAATHAI, *Unbowed: A Memoir*, New York: Knopf, 2006, 46 (trad. Françoise Besson)

*

« Une fois dans sa vie, il faudrait qu'un homme concentre son esprit sur la terre remémorée, je crois. Il faudrait qu'il s'abandonne à un paysage particulier dans son expérience, qu'il le *regarde* d'autant d'angles que possible, qu'il *s'émerveille* devant lui, qu'il *habite* en lui. Il faudrait qu'il imagine qu'il le *touche* de ses mains à chaque saison et qu'il *écoute* les sons qui le composent. Il faudrait qu'il imagine les créatures là et tous les plus légers mouvements du vent. Il faudrait qu'il *se rappelle* la lumière éblouissante de midi et toutes les couleurs de l'aube et du crépuscule. Car nous sommes tenus par beaucoup plus que la force de gravité de la terre. C'est l'entité d'où nous avons jailli et celle dans laquelle nous nous dissolvons dans le temps. Le sang de toute la race humaine y est investi. Nous y sommes ancrés, enracinés, aussi sûrement, aussi profondément que les anciens séquoias et les anciens pins sylvestres ».

N. Scott MOMADAY, "The Earth", poème, <http://www.poemhunter.com/poem/the-earth/> (trad. Françoise Besson)

*

« C'est alors que je vis une chenille — d'une longueur qui ne dépassait pas un centimètre — apparemment suspendue dans l'air, accrochée par une ligne microscopiquement fine de fil de la Vierge — si fine qu'elle était invisible au regard.

[...] Elle était là, la chenille d'un blanc crème suspendue par une invisible ligne de vie, se balançant doucement dans le souffle nouveau-né de l'air, qui traversait la prairie.

[...] Et là elle s'installa sur un seul brin d'herbe, se reposa un instant ou deux, puis, remuant sa minuscule tête, se détacha du fil de la Vierge et descendit lentement le long de l'herbe jusqu'à sa tige.[...]

Au moment où je baissais de nouveau les yeux, la chenille avait disparu dans l'herbe, me laissant imaginer quand je pourrais la revoir sous la forme d'un beau papillon volant à travers cette même prairie, recueillant du nectar d'une fleur à l'autre.

Vous voyez, je venais d'assister à un miracle. »

Kev REYNOLDS, "Making the Connection," in *Caliban n°59, Les Rencontres de l'humain et du non-humain dans la littérature de voyage et d'exploration anglophone*, Irina Kantarbaeva-Bill ed., Toulouse: PUM, 2018. Et <https://www.canal-u.tv/chaines/universite-toulouse-jean-jaures/making-the-connection-kev-reynolds> (trad. Françoise Besson)

*

« N'est-il pas étonnant de voir comment les botanistes peuvent nous ouvrir les yeux sur les miracles de la nature ? Un jour où je conduisais un groupe dans les Dolomites italiennes, je découvris qu'un membre du groupe était un botaniste chevronné. Nous étions ans les Alpes di Siusi au-dessus de Val Gardena, nous dirigeant vers le Sassolungo (quelle montagne !). C'était au début de l'été et la prairie alpine était un vaste kaléidoscope de fleurs; tout ce que la nature pouvait créer (semblait-il) était devant les yeux. Mais j'étais déconcerté de découvrir une espèce particulière de gentiane se trouvant toute seule, tandis qu'à quelques centimètres d'elle seulement, se trouvaient des quantités d'une variété différente. Pourquoi ? Le botaniste dit : « Il n'y a pas de hasards dans la nature. Cette fleur particulière pousse à cet endroit précis

simplement parce que tout ce dont elle a besoin pour survivre est concentré ici. Mais quelques centimètres plus loin, peut-être que le drainage est différent, ou qu'il y a trop d'acide dans le sol, qui convient aux autres gentianes, mais pas à celle-ci. Elle est ici parce qu'elle appartient à cet endroit, et à aucun autre endroit ! » Je trouvais que c'était là la preuve d'un autre miracle ».

Kev REYNOLDS, *Lettre*, juillet 2017. Inédit. (trad. Françoise Besson)

*

« Au moment même où nous agissons pour la première fois physiquement sur la Terre globale, et qu'elle réagit sans doute sur l'humanité globale, tragiquement, nous la négligeons » [...]. « Nous ne nous battons plus entre nous, nations dites développées, nous nous retournons, tous ensemble, contre le monde. » [...] « Ainsi les anciens parasites, mis en danger de mort par l'excès commis sur leurs hôtes, qui morts, ne les nourrissent plus ni ne les logent, deviennent obligatoirement des symbiotes » [...]. La Terre exista sans nos inimaginables ancêtres, pourrait bien aujourd'hui exister sans nous et existera demain et plus tard encore, sans aucun d'entre nos possibles descendants, alors que nous ne pouvons exister sans elle ».

Michel SERRES, *Le Contrat nature*, Paris : Editions François Bourin, 1990.

*

« Je pensais que traverser en marchant nos villes et nos banlieues sur un transect oublié mais fondateur, serait le meilleur moyen de voir vraiment ce qu'est devenue ce que nous appelons la Californie, de découvrir ses interstices sauvages et farouches, de m'immerger dans le détail infini du paysage, et de confronter notre passé et notre présent frontalement. Le temps, j'en suis arrivé à le croire, est la vraie contrée sauvage ».

Nick NEELY, *Alta California. From San Diego to San Francisco, a Journey on Foot to Rediscover the Golden State*, Berkeley: Counterpoint, 2019, xv. (trad. Françoise Besson)

*

« Je posai la main sur *El Palo Alto* [le Grand Arbre, en espagnol dans le texte] et je sentis sa douce rugosité. Son écorce rousse était bien aérée, comme de l'isolant en fibre de verre. Avais-je fait tout ce chemin pour ce seul arbre, une légende que je n'avais jamais vue auparavant bien que j'aie grandi à moins de seize kilomètres de là ? Est-ce de cette façon que l'on découvre sa propre maison, en démarrant très loin de là, et puis en revenant lentement, en s'y enfonçant dans des spirales accélérées ? Les plis de l'arbre s'élevaient vers le ciel comme un caramel étiré et aminci, tandis que le fût s'effilait pour disparaître dans un vert radial et persistant. Deux branches géantes, épaisses grand-mères massives, émergeaient à angles droits à environ quatre mètres cinquante au-dessus de moi. C'était le genre de branche dans lesquelles un guillemot marbré aurait pu faire son nid si seulement il y avait eu plus de mousse et une forêt autour au lieu d'une métropole. De ces branches, d'épaisses ramifications s'élevaient verticalement, l'une d'elles faisant environ trente-sept centimètres de diamètre — un arbre à part entière. Deux-cent-cinquante ans après l'expédition Portolá, cet arbre a maintenant 1079 ans. Selon la dendochronologie, les cœurs montrent que c'était un jeune plant en l'an 940 ».

Nick NEELY, *Alta California. From San Diego to San Francisco, a Journey on Foot to Rediscover the Golden State*, Berkeley: Counterpoint, 2019, 404(trad. Françoise Besson).

*

« Les écrivains de la Nature sont constamment en train de sonder, de traumatiser, de faire frissonner et d'apaiser leur propre esprit — et par extension celui de leurs lecteurs — en quête non seulement de la conscience elle-même, mais d'une compréhension de la conscience. Leurs descriptions de cette condition mentale exaltée a tendance à être variable et insaisissable, leurs terminologies sont plus suggestives que définitives. Thoreau lui-même (puisant dans les sources classiques et les cycles quotidiens pour ses images) favorise la notion de 'réveil' ; Dillard et Abbey utilisent l'expression 'prise de conscience' pour décrire cet état, bien que pour Dillard, les activités telles que 'voir' et 'traquer' soient aussi des métaphores de la conscience stimulée ; Berry, au moins dans son essai majeur 'The Long-Legged House' (1969), souligne la 'vigilance' comme condition d'une profonde attention ; et pour Lopez, il y a deux modes complémentaires de 'compréhension' des lieux naturels, le 'mathématique' et spécialement le 'concret' (ou ce qui est lié à l'expérience) — qui servent de clés à l'élévation mentale. La nature tout comme l'écriture (la première étant une présence externe, la seconde un processus de verbalisation de l'expérience

personnelle) exigent d'un auteur sa conscience de soi et du non-soi (et contribuent à la faire naître). En confrontant face à face le royaume séparé de la nature, en devenant conscient de son altérité, l'écrivain devient implicitement plus profondément conscient de ses propres dimensions, de ses propres limites de formes et de compréhension, et du processus d'affronter l'inconnu ».

Scott Slovic, *Seeking Awareness in American Nature Writing: Henry Thoreau, Edward Abbey, Annie Dillard, Wendell Berry, Barry Lopez*, Salt Lake City: University of Utah Press, 1992, 3-4. (trad. Françoise Besson).

*

« Mon espoir en tant qu'enseignant serait de rendre la matière réelle, de la rendre vivante, et non de suggérer que c'est simplement un sujet académique ».

« Les études environnementales traitent de notre vie dans le monde ».

Scott Slovic, « Uniting Art and Environment », <https://www.uidaho.edu/research/news/research-reports/2016/environment/uniting-art-and-environment> (trad. Françoise Besson)

*

Une sélection de Françoise Besson (professeure de langue et littérature anglophone) et Cédric Bayloq Sassoubre (anthropologue)